d'œil admiratifs de Nicolas Alvaroff n'arrêtaient pas un seul instant son attention.

—Prince, à vous l'honneur, dit Arthur, en lui désignant l'assiette de charcuterie. Piquez le premier ; au hasard de la fourchette.

Mais Anna, trouvant la plaisanterie déplacée, prit l'assiette et la tendit au prince.

—Après vous, madame, fit ce dernier.

Elle piqua une tranche de jambonneau, sans embarras ni hésitation.

—Sapristi ! qu'il fait soif ! s'écria Arthur.

A ce moment, le cocher revenait avec une demi-douzaine de bouteilles qu'il posa sur la table. Parmi ces bouteilles, il s'en trouvait une au col argenté. Du champagne, et de première marque ! Ce n'était pas tout ; car Alexandre se retira en disant :

—Je vais chercher le reste.

Et il rapporta huit autres bouteilles, dont trois de champagne ! On boit sec, en Russie !

—Tu aurais dû inviter ton père, dit Arthur à sa maîtresse. Il s'en serait flanqué, une pistache !

Elle devint rouge cramoisi.

Cette détestable plaisanterie devant un tiers réveillait en elle tous les chagrins de famille.

—Pourquoi me parler de lui, aujourd'hui ? fit-elle. Pourquoi me gêner ma partie de campagne ?

Le prince n'y comprenait pas grand'chose. Néanmoins, il pria Arthur de ne pas taquiner sa petite bonne amie.

—Cette charmante enfant, lui dit-il, vous aime de tout son cœur. Cela éclate sur son visage ; cela fait plaisir à voir. Moi aussi, j'ai été bien aimé... autrefois ! Moi aussi j'ai été contemplé par de beaux yeux ; mais, hélas ! ils se sont fermés pour toujours et je suis encore là.

Arthur fit un signe de reproche à son ami Nicolas ; vrai, il n'avait pas été chercher le prince dans son hôtel de l'avenue de Villiers, pour plaider la cause d'Anna !

—Décidément, se disait le tapissier volage, le prince Alvaroff est un sentimental ou un imbécile.

Or, Arthur, matérialiste jusqu'au bout des ongles, avait un profond mépris pour ceux qui ne font pas leur idéal des jouissances terrestres. Anna remercia le Russe par un regard où se peignait une reconnaissance infinie. Tous ses soupçons s'étaient dissipés au sujet du gentilhomme millionnaire. Après tout, un prince, si riche soit-il, a bien le droit de se prendre de sympathie pour un tapissier et d'en faire son ami.

Le déjeuner se passa assez gaiement ; mais Anna avait demandé de l'eau et regardait avec effroi cet étalage de bouteilles.

Comme ils trinquaient au champagne dans leurs simples verres de gargote, des chants lointains troublèrent la solitude du bois.

—Je parie que c'est la noce ! s'écria Arthur ; on va rigoler ! Si on chante, je chanterai ; si on danse, nous en sommes, n'est-ce pas, Nana ?

—Pourvu que tu fasses toujours danser la même ! répondit-elle.

—Quelle même ?

—Moi, bien entendu.

—Et mon prince, est-ce qu'il n'est pas là pour me relayer à l'occasion ?

Elle l'aurait bien mordu et égratigné ; mais la prudence la plus élémentaire lui ordonnait de tout supporter jusqu'à ce qu'elle s'appelât madame Béliard.

—Certainement que je la ferai, danser, fit Nicolas. Valsez-vous, mademoiselle ?

—Quelquefois, monsieur.

Cela signifiait : " Quand ça me plaît et avec qui bon me semble ! " Sa petite moue lui allait à ravir et le prince ne pouvait détacher son regard de ce charmant minois.

Les chants se rapprochaient, de moins en moins harmonieux. Des voix de femmes dominaient cette cacophonie.

Une tapissière, contenant tout le lendemain de noce annoncé, déboucha du chemin. Elle était attelée de deux chevaux assez vigoureux, mais qui avaient suésang et eau sous les coups de canne des garçons d'honneur, venant à la rescousse du cocher.

De leur tonnelle, nos amis virent débarquer toute la bande, profondément éreintée, mais bien décidée à aller jusqu'au bout de ses forces.

XLII

Fin de Reve

Soudain, Arthur pousse une exclamation de joie. Il vient de reconnaître, parmi les arrivants, Auguste Legrancier, qu'il croyait mort dans une citadelle prussienne après la guerre.

—Par exemple ! s'écrie-t-il, Guguste ! Guguste vivant !

Et il lâche la compagnie pour courir au revenant.

—Comment ! tu n'es pas mort, Guguste ?

—Pas encore, mais ça viendra. Je pensais souvent à toi ; mais comme je ne suis pas encore retourné au pays, j'ignore ton adresse. Et la santé ?

—Un charme ! Et toi ? pourquoi n'as-tu pas fait démentir le bruit de ta mort ?

—Pour voir combien de temps ma fiancée me resterait fidèle. Comme je suis orphelin, cela ne faisait de tort à personne.

—Qui ça ta fiancée ?

—La grande Angèle, la fille à Mathieu, le forgeron.

—Eh bien ?

—Elle a filé à Paris au bout de six mois et elle s'est mariée.

—Avec qui ?

—Avec un ami. Moi, j'en ai fait autant de mon côté.

Les deux compatriotes éclatèrent de rire. Une délicieuse blonde, grassouillette et toute jeune, se détacha du groupe des femmes et, tapant sur l'épaule d'Auguste :

—Si tu me présentais à ton ami, il me semble que cela serait plus convenable.

Arthur était ébloui par la fraîcheur du teint de cette apparition.

—Ta dame ? demanda-t-il à Auguste.

—Madame Legrancier, oui mon cher.

—Mes compliments ! lui dit Arthur. Je savais que tu étais un fin connaisseur ; mais je ne t'aurais jamais cru capable de dénicher une petite merveille comme madame.

Nini ne voulut pas en entendre davantage. Elle retourna auprès de la mariée et des demoiselles d'honneur.

—Je viens de voir ta femme, moi je vais me marier bientôt, là, regarde, sous la tonnelle, à côté de mon ami le prince Nicolas Alvaroff... un prince pour de bon, mon cher, et riche à ne savoir quoi faire de sa galette.

—Tu te mets bien, toi ; tu as de jolies connaissances.

—Va déjeuner, ma vieille. Tu nous appelleras au dessert et tu nous présenteras.

—Si ça peut vous faire plaisir, pas d'empêche ! Seulement, moi, faudra que je me la tire, et vite ! Je travaille aux forges d'Ivry et je suis de service de nuit. Avec ça un contremaître très dur ; il me ferait balancer si je manquais à l'appel.

De sa place, Anna ne perdait pas un seul des mouvements d'Arthur.

Le prince Alvaroff suivait avec curiosité cette scène pittoresque. Cela l'intéressait beaucoup plus que la meilleure pièce de théâtre, jouée par les meilleurs acteurs. A peine Arthur était-il rentré sous la tonnelle que Anna, les lèvres pincées et le regard agressif, lui jeta ces mots, sans aucun souci de l'intrusion d'un prince russe dans leur intimité.

—Qu'est-ce que celle-là ?

—Est-ce que je sais ! C'est la femme de mon vieux copain Guguste, qu'on croyait claqué chez les Prussiens. Ça fait plaisir de retrouver un pays dont on avait pleuré la mort. Il va nous présenter tout à l'heure aux mariés et on rigolera un brin avec eux.

—Pas moi, je suis bien ici et je n'ai aucune envie de danser avec des gens que je ne connais pas.

—A cause de la filasse ! Ah ! vrai, tu te feras tourner les sangs, avec ta jalousie !

Et s'adressant au prince :

—Comment trouvez-vous l'bouillon ? Vous avez voulu nous accompagner ; mais, avec madame, c'est pas tous les dimanches fête ; madame a ses nerfs.

Le prince leur versa du champagne ; puis offrant un fin cigare havanais à Arthur :

—C'est bon, dit-il, de se chamailler un instant quand on s'aime. Je connais ça, j'ai passé par là ; mais il ne faut pas que ça dure trop longtemps. Trinquons.

Ils choquèrent leurs verres. Arthur était enchanté de Nicolas, qui, par cette familiarité, montrait enfin qu'il ne se considérait plus comme étant d'un caste supérieure à celle des tapissiers.

Anna regrettait déjà de s'être emballée. Elle souriait avec des larmes dans les yeux ; elle faisait tous ses efforts pour être aimable.

Les vingt-deux personnes qui composaient la noce d'ouvriers s'étaient attablées dans la grande salle du restaurant.

Comme il ne leur restait pas grand'chose au fond de leurs bourses et que chacun payait son écot, ils eurent bientôt fait de déjeuner d'une portion de lapin sauté ou de veau aux carottes, d'une salade ou d'un bout de fromage. Au dessert, on aurait bien demandé du vin cacheté, mais personne n'osait en faire la motion, et pour cause.

Auguste, qui avait soif et voyait la détresse peinte sur tous les visages, se souvint que son pays, Arthur Béliard, ne sortait jamais le dimanche, qu'un porte-monnaie bien garni. Il s'échappa de la salle et vint le trouver.

Après avoir salué Anna et le prince, il fit signe à Arthur qu'il avait besoin de lui parler. Tous deux sortirent de la tonnelle.

(A suivre.)